

enfin, le détournement de colère sociale que porte en elle l'accusation faite à ces derniers.

Pour ce qui est de la forme, ces *Mises au point* ne se présentent pas comme une somme, ce qui nécessiterait d'étudier les questions soulevées de façon systématique et exhaustive. Les différents points qui se succèdent assument l'allure de fragments de portée variable, juxtaposés et classés, choisis moins comme résultat d'une ambition théorique que celui de considérations liées à une expérience. Ils ont donc plutôt valeur de contribution à un argumentaire.

Il va sans dire que nous nous heurtons à des questions terminologiques graves et elles sont abordées avec toute l'attention qu'elles méritent. Tout particulièrement le contenu des termes *Juif*, *Judaïsme* et *Sionisme*. Ensuite, le mot même *antisémitisme* qui n'est nullement approprié à son objet, à savoir les préjugés et les actes antijuifs, si bien qu'une concurrence terminologique s'établit entre *antijudaïsme* et *judéophobie*, ce dernier terme ayant son pendant dans *islamophobie*. C'est au cours de travail de clarification, en symétrie formelle avec le terme *judéophobie* et en rapport avec la réalité du ciblage islamophobe des critiques de l'*antisémitisme*, que j'ai été entraîné à faire des incursions de plus en plus fréquentes dans le domaine de la critique de l'*islamophobie*, par ailleurs traitée dans l'opuscule intitulé *Voyage au pays de l'islamophobie* dont l'écriture était à peine terminée.

Ce texte est donc l'occasion d'examiner tout cet arsenal lexical avec soin.

## PREMIÈRE PARTIE

### SUR LE DÉSASTRE DE LA SHOA

*La notion d'antisémitisme nous ramène à la grande vague de haine antijuive qui a déferlé sur l'Europe à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et a culminé dans la Shoah. C'est d'ailleurs lors des premières manifestations de ce phénomène que le terme a été créé et utilisé. De nombreux historiens l'ont jugé inapproprié et ils ne se trompent pas. Il est utile de voir les conditions de naissance de ce terme pour pouvoir en préciser le sens et la portée.*

\* \*

### SUR ANTISÉMITISME ET SHOAH

#### Sur le passage des langues aux races dites sémitiques

La distinction entre langues indo-européennes et langues sémitiques est reconnue au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est au siècle suivant que l'on a voulu, sur ce fondement linguistique, théoriser des distinctions raciales.

Il semble bien que c'est au linguiste Moritz Steinschneider que l'on doive la première expression de «préjugés antisémites», – *Antisemitische Vorurteile* –, ceci à propos de sa recension de la traduction allemande par le philosophe et linguiste Heymann Steinthal des *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques* d'Ernest Renan<sup>2</sup>.

2. ERNEST RENAN, *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques, et en particulier leur tendance au monothéisme*, Librairie impériale, Paris, 1859; et MORITZ STEINSCHNEIDER, *Hebraeische Bibliographie. Blätter für neuere und ältere Literatur des Judenthums...*, Berlin, vol. III, n° 13 (1860), p. 16.

Toujours est-il que, dans son discours inaugural au Collège de France en 1862, le père des études sémitiques écrit :

«La victoire du Christianisme ne fut assurée que quand il brisa complètement son enveloppe juive, quand il redevint ce qu'il avait été dans la haute conscience de son fondateur, une création dégagée des entraves étroites de l'esprit sémitique. Cela est si vrai, que les Juifs et les Musulmans n'ont que de l'aversion pour cette religion, sœur de la leur, mais qui, entre les mains d'une autre race, s'est revêtue d'une poésie exquise, d'une délicieuse parure de légendes romantiques.»<sup>3</sup>

Et de poursuivre :

«L'Arabe du moins, et dans un sens plus général le Musulman, sont aujourd'hui plus éloignés de nous qu'ils ne l'ont jamais été. Le Musulman (l'esprit sémitique est surtout représenté de nos jours par l'Islam) et l'Européen sont en présence l'un de l'autre comme deux êtres d'une espèce différente, n'ayant rien de commun dans la manière de penser et de sentir.»<sup>4</sup>

Si pour lui, «le vieil esprit sémitique [...] est de sa nature antiphilosophique et anti-scientifique»<sup>5</sup>, c'est plus précisément l'Islam qui en est le dépositaire : il incarne «l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : *Dieu est Dieu.*»<sup>6</sup>

3. ERNEST RENAN, *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation*, éd. Michel Lévy Frères, Paris, 1862, 4<sup>e</sup> édition, p. 26.

4. *Ibid.*, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 17.

6. *Ibid.*, p. 28.

### Sur races et supériorité raciale

Dans la théorisation de la distinction entre prétendues races indo-européennes et sémitiques, une supériorité civilisationnelle est attribuée par essence aux indo-européennes, supériorité ontologique dont les *Lumières* seraient le signe manifeste. C'est donc sur l'Islam et les Musulmans que Renan dirige, dans sa conception des rapports entre races, ses flèches antisémites dont, comme nous le verrons plus loin, les Juifs européens sont épargnés. Mais pour les Musulmans, il n'en est pas de même du fait que l'Islam est pour lui «la plus complète négation de l'Europe». Avec lui, «est la guerre éternelle, la guerre qui ne cessera que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par la terreur au fond du désert.»<sup>7</sup>

*L'islamophobie*, pour utiliser un terme qui n'est pas encore en usage à son époque, n'est pas seulement philosophique. Les termes *guerre* et *terreur*, et l'expression *relégation par la terreur* font écho à un contexte précis de campagne militaire contre le Cheikh Bouamama et les Ouled Sidi Cheikh dans le sud oranais et les exactions du général Négrier. Pour ceux qui ne sont pas convaincus que ce violent réquisitoire accompagne et justifie la conquête et la colonisation de l'Algérie qui bat son plein, voici un autre propos de Renan :

«La conquête d'un pays race inférieure par une race supérieure, qui s'y établit pour le gouverner, n'a rien de choquant. [...] Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité.»

7. *Ibid.*, p. 27.

Jules Ferry ne dira pas autre chose dans sa fameuse intervention à l'Assemblée nationale du 28 juillet 1885 lorsque, répondant à Camille Pelletan, il s'écriera : « Il faut dire ouvertement qu'en effet, les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. » Puis se justifiera ainsi : « Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. »<sup>8</sup>

N'oublions pas que, chez Renan, le passage précité, écrit en 1871, c'est-à-dire juste après la Commune de Paris, suit immédiatement celui-ci :

« La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre. »

Et s'accompagne du suivant :

« L'Angleterre pratique ce genre de colonisation dans l'Inde, au grand avantage de l'Inde, de l'humanité en général, et à son propre avantage. »<sup>9</sup>

Cela permet de mesurer le compagnonnage entre racisme et haine sociale dans l'aventure impérialiste-coloniale. Retenons pour notre propos que la notion d'*antisémitisme* apparaît avec la séparation de la société en races, c'est-à-dire en groupes sociaux humains fondés sur des déterminations ethnico-biologiques aux caractères durables, conception qu'on nomme aujourd'hui *racisme*.

8. JULES FERRY, Interventions regroupées sous le titre « Les fondements de la politique coloniale (28 juillet 1885) », sur le site de l'Assemblée nationale.

9. ERNEST RENAN, *La réforme intellectuelle et morale*, éd. Michel-Lévy frères, Paris, 1871, pp. 92-93.

### Sur hiérarchie raciale et ségrégation.

Si la hiérarchisation des « races » va de pair avec leur identification, elle ne mène pourtant pas automatiquement à la ségrégation. Certes, c'est la voie centrale, communément suivie, mais ce n'est pas la seule. Pas davantage que le préjugé masculin, qui voit dans la femme un être inférieur à l'homme, ne mène nécessairement, dans les conduites humaines, à des violences, le préjugé racial ne mène pas automatiquement à des actes racistes, à des persécutions et, au pire des cas, à l'extermination des races dites inférieures.

Je n'en veux pour preuve que cette attitude qui nous paraît aujourd'hui curieuse mais qui pouvait être assumée dans les années 1840 au temps de la lutte pour la suppression de l'esclavage. On pouvait regarder alors, comme l'ethnographe Courtet de l'Isle, la « race noire » comme inférieure, accompagner pourtant cette affirmation de la condamnation explicite de l'esclavage et de l'oppression d'une race par une autre, et défendre la perspective d'une égalité qui résulterait du mélange de ces mêmes races.<sup>10</sup> Une chose est claire : il n'y a pas linéarité entre préjugé de race et haine de race. On ne peut donc pas confondre *racisme* et *racisme*.

Preuve par neuf de cette proposition, l'attitude de Renan vis-à-vis des Juifs européens envers lesquels il prend déjà des gants en 1862, renvoyant les tares de « l'esprit sémitique » sur l'Islam :

« Les peuples indo-européens et les peuples sémitiques sont encore de nos jours parfaitement distincts. Je ne parle pas des Juifs, auxquels leur singulière et admirable destinée historique a donné dans l'humanité comme une place

10. ERNEST RENAN, *De la part des peuples sémitiques dans...*, déjà cité, p. 27.

exceptionnelle, et encore, si l'on excepte la France qui a élevé dans le monde le principe d'une civilisation purement idéale, écartant toute idée de différence de races, les Juifs presque partout forment encore une société à part.»<sup>11</sup>

Quand le terme *antisémitisme* s'installe dans le paysage intellectuel et politique, avec la création en 1879 par Wilhelm Marr de l'*Antisemitenliga*, Renan cherche à se disculper d'une opinion défavorable envers les Juifs. Il explique ainsi que «chez les Juifs, la physionomie particulière et les habitudes de vie sont bien plus le résultat de nécessités sociales qui ont pesé sur eux pendant des siècles, qu'elles ne sont un phénomène de race». Bref, pour lui, les Juifs européens se sont en quelque sorte fondus dans la culture commune dans un processus où se sont effacés chez eux les caractères négatifs de l'«esprit sémitique.»<sup>12</sup> Une race inférieure est donc susceptible de franchir les degrés de la civilisation. Mais son appréciation ne fluctue pas sur l'Islam :

«Les esprits qu'il a fermés à la lumière y étaient déjà sans doute fermés par leurs propres bornes intérieures. [...] Il a fait des pays qu'il a conquis un champ fermé à la culture rationnelle de l'esprit. Ce qui distingue, en effet, essentiellement le Musulman, c'est la haine de la science, c'est la persuasion que la recherche est inutile, frivole, presque impie», etc.<sup>13</sup>

11. ERNEST RENAN, *De la part des peuples sémitiques dans...*, déjà cité, p. 13.

12. ERNEST RENAN, *Le judaïsme comme race et comme religion*, éd. Calmann-Lévy, Paris, 1883, p. 29.

13. ERNEST RENAN, *L'islamisme et la science*, conférence délivrée le jeudi 29 mars 1883 à la Sorbonne lors de la soirée organisée par la Société scientifique de France, et publiée dans le *Journal des débats politiques et littéraires* du 30 mars 1883.

À y regarder de près, l'argument selon lequel les Juifs européens ont eu, en deux millénaires de présence sur le territoire actuel de la France, le temps de s'«assimiler», ne mange pas de pain. Il ressemble beaucoup à un argument *a posteriori*. L'idée me fait penser à cette réponse d'une femme du Sud ségrégationniste des États-Unis des années 1960<sup>14</sup> qui, à la question de savoir si elle était opposée à l'égalité des Noirs, répondait à peu près ceci : «Non, pas en principe. Mais pour que ce soit possible dans les faits, il faudra peut-être attendre mille ans!»

Que l'argumentation de Renan soit sincère, ou ruse opportune pour détourner de lui les flèches de l'accusation d'antisémitisme qui lui est faite par des savants allemands, juifs et non-juifs, que ce soient les philologues Moritz Steinschneider et Heymann Steinthal ou l'orientaliste Theodor Nöldeke<sup>15</sup>, elle laisse intacte la théorie de la séparation de l'humanité en races distinctes et de leur hiérarchie, qui est à la base de l'idéologie impériale-coloniale. Cette concession n'empêchera pas qu'à son époque, par une redirection de l'intensité et de la virulence de cette idéologie en Europe même, mettre à l'abri les Juifs eux-mêmes, considérés comme «race à part», surtout quand se développent parmi eux des courants qui, enivrés par la vague nationaliste, défendent eux-mêmes cette idée.

La hiérarchisation des races séparées ne mène donc pas automatiquement à des persécutions. Pour cela, il faut effectuer

14. Il s'agit d'un documentaire diffusé sur une chaîne de télévision au mois d'août, dont j'ai oublié le titre.

15. CÉLINE TRAUTMANN-WALLER, «Du «caractère des peuples sémitiques» à une «science de la mythologie hébraïque» (Ernest Renan, Heymann Steinthal, Ignác Goldziher)», *Revue germanique internationale*, n° 7 (2008), p. 169-184, le passage cité est, en ligne, au § 21.

une série de ruptures et de sauts successifs, qui nécessitent des conditions historiques, sociales et politiques particulières.

### Sur la construction idéologique antisémite

Certains racistes pensent, comme nous l'avons vu précédemment, que le mélange des races est naturel et permet d'échapper à cette hiérarchie. C'est le meilleur du *racialisme*, pourrait-on dire, et il fut contré en termes limpides par Victor Schœlcher devant la Société ethnologique de Paris en 1847, à l'adresse de son secrétaire, Gustave d'Eichthal dont nous reparlerons à plusieurs reprises<sup>16</sup> et qui, militant de l'abolition de l'esclavage, défendait néanmoins des idées sur le mélange des races comparables à celles de Courtet de l'Île. Schœlcher : « C'est la civilisation qu'il faut croiser et non les hommes ! »<sup>17</sup>

Mais d'autres condamnent ce mélange des races qu'ils jugent dommageable à la collectivité et dont la pureté doit être préservée, conception qui mérite pleinement le terme *racisme*. Ce n'est pas tout à fait le cas d'Arthur de Gobineau qui, créant une homothétie entre race et civilisation, jugeait inévitable ce mélange et donc aussi la fin de la supériorité de la race blanche. Pour lui, depuis le début de notre ère, « le travail de fusion [...] a beaucoup augmenté la confusion ethnique dans l'intérieur de toutes les sociétés, et, par conséquent, hâté d'autant l'heure finale de la perfection de l'amalgame. »

Conclusion, d'un pessimisme noir : « La prévision attristante, ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver

16. Voir plus loin, notamment p. 72.

17. VICTOR SCHŒLCHER, Intervention à la séance du 11 juin 1847, *Bulletin de la Société Ethnologique de Paris*, I (1847), p. 151.

que dégradés. »<sup>18</sup> Il a fallu au Nazisme opérer une cabriole complète dans cette attitude pour prétendre faire de chaque race des entités uniformes et vouloir à tout prix rétablir la supériorité de la race blanche en condamnant le mélange.

Nous avons, avec l'antisémitisme, une formalisation doctrinale favorisée par la contexturation du monde par les empires coloniaux modernes, héritiers des vieux empires commerciaux esclavagistes, responsables de la consolidation de l'opposition Blanc/Noir. La vision raciste, dans sa forme la plus fruste, biologique, cranologie et ethnographie aidant, embrasse l'ensemble des membres de la famille humaine et se développe en établissant au plan ethnico-culturel, dans sa forme la plus sophistiquée, une hiérarchie raciale exclusive intégrale. Nous avons affaire, dans ce cas, à une conception globalisante, essentialiste, qui fait découler les comportements des membres d'un groupe de sa nature même, et lorsque cette conception se traduit par des pratiques haineuses, il paraît tout à fait approprié de parler de *judéophobie ethnique*, qui est un racisme à proprement parler. Il n'est pas nécessaire pour mon propos de refaire l'histoire du Nazisme, montrant les Juifs comme une menace particulière pour l'ordre social de la race présentée comme supérieure, les Aryens.

En conséquence de quoi leur influence dans la société devait être non seulement combattue, mais éradiquée par tous les moyens allant des transferts de populations jusqu'à leur extermination dans la Shoa, qui atteint une des formes extrêmes et paroxystiques de la haine raciale.

18. JOSEPH-ARTHUR GOBINEAU (comte de), *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 4 vol., éd. Firmin Didot, Paris, 1853-1855. Voir éd. en 2 vol., Pierre Belfond, Paris, 1967, II, p. 337.

Il suit de ce qui précède que l'antisémitisme n'est pas en rapport direct avec l'existence du Judaïsme. Pour établir un lien entre ces deux phénomènes sociaux, il faut que les Juifs soient considérés comme autre chose que les fidèles d'une religion, mais comme une réalité sociale irréductible, définitivement et à part dans le temps et dans l'espace. C'est peut-être le moment de commenter l'expression *peuple juif*, sachant que le mot peuple est tellement polysémique qu'on peut lui faire dire ce que l'on veut.

Si on parle de peuple juif comme on parle de peuple chrétien ou de peuple de gauche ou de droite, cela ne mange vraiment pas de pain. Si l'on parle même, dans la même veine sémantique, de *peuple à part*, je ne vois au fond pas là de quoi s'alarmer. Le destin des Juifs dans l'histoire est suffisamment original pour être qualifié de tel, mais il en est de même pour quantité d'autres groupes humains. Le problème advient lorsque l'on donne à ce «peuple à part» une consistance ethnique ou nationale homogène et, qui plus est, exclusive. Je ne vais pas revenir ici sur l'imposture du peuple juif comme entité ethnique historiquement continue. Cette thèse justificatrice du Sionisme est suffisamment démolie par Shlomo Sand dans son ouvrage intitulé *Comment le peuple juif fut inventé*<sup>19</sup> pour n'avoir pas à y revenir.

Sans entrer dans la consistance que les uns et les autres donnent à la réalité sociale juive, je rappellerai l'analyse de Sartre qui s'applique à la réalité européenne moderne :

«Le Juif est un homme que les hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir. En ce sens le démocrate a raison contre l'antisémite : c'est l'antisémite qui

19. SHLOMO SAND, *Comment le peuple juif fut inventé*, éd. Fayard, Paris, 2008.

fait le Juif. Mais on aurait tort de réduire cette méfiance, cette curiosité, cette hostilité déguisée que les Israélites rencontrent autour d'eux aux manifestations intermittentes de quelques passionnés».<sup>20</sup>

Cette définition tient en effet compte du contexte de la vague historique antisémite, dont on sort à peine dans les années 1950.

La qualité de Juif ne concernait pas alors seulement des hommes et des femmes qui adhèrent à la religion juive, ni même celles et ceux qui y font référence comme tradition culturelle et familiale, qu'ils soient convertis à une autre religion ou qu'ils soient athées, mais encore des gens qui rejettent ces affiliations et, dans le cas extrême, des femmes et des hommes qui ignorent qu'il existe parmi leurs ascendants des personnes ayant appartenu à l'une des catégories précédentes.<sup>21</sup> Il est pourtant clair que ne peut être tenu pour Juif que quelqu'un qui se présente publiquement comme tel. Il ne fait pas partie des droits des citoyens que d'aller fouiller dans la vie de nos voisins pour exhumer leurs pensées intimes.

### Sur l'ombre portée d'Auschwitz

Tout en préférant le terme *judéophobie* à *antisémitisme*, qui charrie selon lui «une masse de confusion tout au long d'un bon siècle», Maxime Rodinson opposait en 1972, dans un article de Wa'il Zu'aytar, assassiné à Rome par les

20. JEAN-PAUL SARTRE, *Réflexions sur la question juive* (1946), éd. Paul Morihien, Paris, 1947, pp. 88-89.

21. La qualité de Juif est encore attribuée à cette dernière catégorie par MAXIME RODINSON dans *Peuple juif ou problème juif?*, déjà cité, pp. 19-21.

agents du Mossad, judéophobies multiples à antisémitisme éternel.<sup>22</sup>

Pour parenthèse, on pourra s'étonner de la fréquence des références faites à Maxime Rodinson. L'homme n'est pas seulement quelqu'un dont j'ai fréquenté avec intérêt les travaux linguistiques. Il est aussi celui dont les pensées m'ont fait approcher les Arabes, – avant Jacques Berque et d'autres –, et, avant les textes scripturaires islamiques et les auteurs musulmans eux-mêmes, l'Islam. Ses écrits ont surtout été pour moi, pour le sujet qui concerne ces *Mises au point* et bien avant que je n'en possède une connaissance plus directe et plus profonde, une propédeutique aux questions du Sionisme et de la lutte palestinienne. Disons qu'ensuite, son œuvre m'a servi de pierre de touche aux différentes étapes de ma confrontation avec ces questions, que je rejoigne ses idées ou m'en éloigne. Ce rapport avec Maxime Rodinson fait donc partie du côté *expérience* de ce livre, et c'est en cela que les références à lui peuvent être utiles à ceux qui ont suivi d'autres chemins que moi.

Pour en revenir à notre sujet, à savoir l'antisémitisme éternel, on parle depuis longtemps de façon indistincte d'antisémitisme dans tout l'espace-temps, avant même la vague antijuive dont l'affaire Dreyfus fut un symptôme éclairant et qui a conduit à l'extermination perpétrée par les Nazis, sans avoir peur

22. MAXIME RODINSON, "Mito dell eterno antisemitismo e realtà giudeofobe", dans l'ouvrage collectif *Per un Palestinese. Dediche a piu voci a Wael Zuaiter*, publié aux soins de Janet Venn-Brown et Gabriele Mazzotta [*Cultura e classe* n° 34], Milan, 1979, p. 137-184. L'article est paru en français dans *Peuple juif ou problème juif?*, éd. La Découverte, Paris, 1981, sous le titre du Ch. 7 : "Antisémitisme éternel ou judéophobies multiples", pp. 265 ss.

de l'anachronisme lexical.<sup>23</sup> Je laisse de côté l'antisémitisme attribué aux Grecs et aux Romains, car pourquoi alors ne pas parler de celui des Philistins ou des Cananéens? Même Léon Poliakov, qui «semble rabattre l'histoire des Juifs sur celle d'une constante antisémite de l'histoire tout court»<sup>24</sup>, a hésité de parler d'antisémitisme dans l'Antiquité, avant l'institution de l'Église romaine.

L'idée même d'un antisémitisme remontant aussi haut dans le temps m'avait paru une idée impossible à imaginer tellement elle était ridicule jusqu'au jour où j'ai entendu récemment le rabbin Mordehaï Bitton expliquer que la première manifestation de l'antisémitisme remonte au Mont Sinaï, ou *Sina* en hébreu. Jouant sur l'homonymie de ce nom avec l'hébreu *sina*, «haine», il explique que, jalouses des Juifs qui, – parce qu'ils ont poussé jusqu'au bout le lien avec Dieu –, ont reçu la *Thora*, les autres nations du monde se sont mises à les haïr.<sup>25</sup>

Ce disant, notre rabbin s'arrange quelque peu avec l'histoire sainte, car il fallut aux Hébreux eux-mêmes un moment de réflexion pour accepter le message divin, eux qui étaient en train de fêter le veau d'or, ce qui provoqua la colère de Moïse et lui fit briser les Tables de la Loi qu'il venait de recevoir (Exode, 32, 19). Cela dit, vouloir se prévaloir de l'idée

23. C'est ce qui advient avec la monumentale *Histoire de l'antisémitisme* de LÉON POLIAKOFF, éd. Calmann-Lévy, Paris, qui s'étale sur deux mille ans, allant : I. *Du Christ aux Juifs de cour*, 1955, à IV. *L'Europe suicidaire*, 1977, en passant par II. *De Mahomet aux Marannes*, 1961, et III. *De Voltaire à Wagner*, 1968.

24. ANTOINE GERMA, BENJAMIN LELLOUCH et ÉVELYNE PATLAGEAN (Éd.), *Les Juifs dans l'Histoire. De la naissance du Judaïsme au monde contemporain*, Seyssel (Ain), Champ Vallon, 2011. La pagination manque sur les extraits Google.

25. Le rabbin Mordehaï Bitton fut le président national de l'UEJF de 1986 à 1988 et en son temps vice-président de SOS Racisme. Pour les incrédules, écouter la vidéo intitulée "L'Unesco et nos responsabilités" sur le site *Thora.Box* le 1<sup>er</sup> nov. 2016.